



Par la compagnie Chilica

Mise en scène : Sandra Mini-Martins

O-dieux

De Stefano Massini

Traduit de l'italien par Federica Martucci et Olivier Favier

« Par-delà les idées du bien et du mal,
il y a un champ.
Je t'y retrouverai. »

Rûmî

Sommaire

- p.4 1/Stefano Massini l'auteur
- p.5 2/Présentation de la pièce
- p.7 3/Les personnages
- p.12 4/Terrorisme, religion, politique
- p.16 5/Note d'intention
- p.18 6/La mise en scène
- p.19 7/La scénographie
- p.22 8/Distribution

1/ Stefano Massini l'auteur, son œuvre, son écriture

Stefano Massini est un auteur italien de 40 ans souvent récompensé pour son style et sa dramaturgie contemporaine. Il est également, depuis 2015, le directeur artistique du théâtre Piccolo à Milan.

Auteur talentueux, il écrit un théâtre politique. On lui doit des pièces comme « **Femme non-rééduicable** » sur la vie, l'engagement et la mort de la journaliste russe Anna Politkovskaïa. Mais aussi « **Chapitres de la chute** » sur le scandale et la chute de la banque Lehman Brothers, et pour finir « **Terre noire** » où il y dénonce l'industrie chimique. Son théâtre est engagé dans le sens de la citoyenneté et de son temps. Il regarde autour de lui et nous permet de découvrir ou nous faire mieux connaître ce qu'il arrive dans le monde. En ce qui concerne son style, ses textes ne créent pas de suspense puisqu'ils traitent de l'actualité, et on sait donc par avance ce qu'il va se passer. Mais il donne à comprendre, et son écriture ne juge jamais, ne dit pas ce qu'il faut penser, mais nous amène sans cesse à douter et à se forger sa propre opinion.

Stefano Massini dit de lui qu'il « pense » ses pièces à voix haute en pédalant sur son vélo avant de les retranscrire sur du papier. C'est effectivement une écriture qui avance et l'acteur, en jouant ses pièces, ne doit pas perdre le rythme de son écriture. Jouer un texte de Massini implique de ne jamais descendre de son propre vélo, de ne jamais perdre de vue les enjeux fixés.

Aujourd'hui, c'est un auteur joué dans les plus grands théâtres d'Europe, en particulier en France où des metteurs en scène reconnus comme Irina Brook et Arnaud Meunier l'ont monté avec talent.

2/ Présentation de la pièce

J'aime à dire que la pièce ne traite pas du conflit israélo-palestinien, mais apporte un témoignage de la vie en Palestine avec au quotidien, la peur et la difficulté d'y vivre.

Le titre français « **O-dieux** » cherche à retranscrire le jeu de mot du titre initial italien :

« **Credoinunsolodio** », titre écrit tout attaché ce qui permet deux interprétations : *un seul Dieu* (un solo dio), mais également *une seule haine* (un sol odio).

De la même manière, en français on peut entendre à la fois une invocation à Dieu (Ô Dieu), mais également l'adjectif odieux, qui implique également la haine, mais aussi l'indignation.

L'auteur annonce donc à travers le titre, tout ce qui va constituer une partie du propos de la pièce : la croyance en Dieu qui se confond dans la haine.

Le mot « **credo** » renvoi également à la confession de foi chez les chrétiens. Par cet acte, ils attestent publiquement leur foi en Dieu, leur attachement et leur fidélité. Le « credo » chrétien peut être comparé au « **Chema Israël** », la prière juive la plus célèbre et à la « **Chahada** » qui est la principale profession de foi de l'islam.

Cette profession de foi, commune aux trois religions monothéistes peut être également comprise à travers ce titre comme une profession de haine « odio ».

La pièce se passe en Israël et commence le 29 mars 2002 à 14 h 04 avec un compte à rebours qui s'achèvera tragiquement un an, 10 jours et 8 heures plus tard dans un bar à Tel Aviv. Ici, aucun suspense. Dès les premières lignes, l'auteur nous annonce le lieu, le jour et l'heure qui séparent les trois héroïnes de « ce tir ». Trois femmes, une Israélienne, une Américaine et une Palestinienne vivent sur ce territoire où les luttes brûlent comme le feu et où les espoirs vains sont parfois synonymes de mort. Sur ces trois femmes, deux mourront sous les tirs des balles de la troisième, deux victimes de la montée de la haine entre Palestiniens et Israéliens, mais ici également, victimes des Américains qui règlent les problèmes sans nuancer les

terroristes des civils désarmés. Nous sommes au cœur du conflit israélo-palestinien. Mais pas seulement. Nous sommes aussi face à trois femmes de leur temps, revendicatrices, émancipées, intelligentes. Des femmes affranchies de toute influence masculine qui n'ont plus peur d'affronter le monde. Ici, pas de dialogues entre les trois personnages féminins de la pièce. Mais trois monologues intérieurs et entrelacés qui donnent l'impression d'une interaction entre elles, alors qu'en réalité il n'y en a pas. Nous écoutons la pensée de ces femmes qui ne se connaissent pas, mais dont le destin va tragiquement se rejoindre. Un récit fragmenté dans lequel chacune avance vers son destin.

3/ Les personnages

Trois femmes, **Eden, Shirin et Mina**, toutes trois dignes et fortes, vont nous apporter, l'espace d'un temps, leurs visions de femmes du conflit israélo-palestinien et du terrorisme. Elles sont ennemies dans la vie, mais d'une certaine façon, complices dans la mort.

Tout d'abord, il y a **Eden Golan**, professeure d'Histoire juive, Israélienne de 50 ans. C'est une femme de gauche, ouverte. Elle évoque au début du récit, sa position politique, sociale et éthique. Des convictions fortes basées sur le pacifisme et le respect des autres qu'elle tente de transmettre à ses élèves. Elle nourrit un vrai sentiment d'empathie envers les Palestiniens :

« Je ne suis pas intégriste, je ne veux pas l'être. J'enseigne l'Histoire juive, bien sûr. C'est justement pour cela que je ne suis pas intégriste. S'il y a un antidote à l'intégrisme -je le dis toujours- c'est bien l'Histoire : elle t'apprend à rester à l'écoute. Toujours. Je m'efforce de le faire. Et si une thèse est partisane, je la corrige. »

Très vite, au début du récit, elle va survivre à un attentat qui va bouleverser ses convictions. Elle va découvrir en elle une part insoupçonnée. Un sentiment de vengeance et de haine envers une catégorie de personnes qu'elle défendait jusque-là :

« Moi, je veux leur mort ? C'est ça que je veux ? Me venger ? Moi ? Moi qui fais partie des comités « pour le dialogue » ? Moi qui ai toujours pensé : nous devons trouver une issue ? Moi ? »

Elle passera le reste de la pièce à chercher qui elle est vraiment. Une enseignante dévouée qui, par sa pédagogie, cherche à faire changer les mentalités de ses élèves ? Ou cette femme qui demande la séparation physique et psychologique avec le peuple palestinien qu'elle méprise ?

Elle devra lutter également contre ses terreurs et ce sentiment d'avoir réchappé à la mort mais d'être morte quand même un peu :

« Celui qui réchappe à un attentat reste en vie, mais avec l'obsession de la mort fixée en tête. Et cette mort que quelqu'un ne t'a pas donnée reste suspendue, comme une dette, dont tu devras tôt ou tard t'acquitter. »

Eden, c'est pour moi la représentation de l'espoir de paix au début de la pièce. Le personnage central capable d'accueillir les idées des deux autres, de les comprendre et de tenter de les changer pour les rendre plus tolérantes. Il y a beaucoup d'espoir en elle. On a le sentiment qu'elle rapprochera nos deux autres héroïnes.

D'ailleurs, le mot Eden ne signifie-t-il pas le paradis terrestre pour les chrétiens et les juifs ? L'endroit du bonheur parfait ? Celui où se retrouveront tous les saints ? Il y a effectivement une forme de sagesse et quelque chose de providentiel chez cette femme.

La comédienne devra donc faire jaillir d'elle lumière et bienveillance, et adopter une posture physique droite et tournée vers les autres.

« J'ai écrit des dizaines de livres, d'articles, d'essais. J'ai soutenu de mille manières que nous avons les mêmes racines. Eux et nous. Nous et tous les autres. Même création. Mêmes prophètes. Même ville, même terre. Même air. Et pourtant... »

Et pourtant, cet espoir va s'effriter au fur et à mesure qu' **Eden** va s'enfoncer dans sa dépression post traumatique qui la conduira, pour un moment court peut-être, dans la haine et l'incompréhension de l'autre. À partir de ce choc, le jeu de la comédienne devra être beaucoup plus sombre. Un corps replié sur lui-même en proie à l'incompréhension des autres, mais aussi de lui-même. Un corps qui ne se relèvera pas jusqu'à sa mort à la fin de la pièce dans ce bar de Tel Aviv.

Il y a également **Shirin Akhras**, fille de garagiste et étudiante. Une jeune Palestinienne de 20 ans, candidate au martyre de la cause palestinienne qui voit son engagement comme un don de

soi. Dès le début, on comprend que pour elle l'avenir est impossible :

« Servir la cause, venger ceux qui nous ont été enlevés, œuvrer au nom d'Allah, changer la situation sans attendre, ne pas baisser la tête devant l'occupant ».

Shirin, c'est le chœur blessé, outragé par la situation dramatique des Palestiniens. Ce peuple qu'on a chassé de ses terres et qui vit depuis reclus sur des morceaux de territoires qui s'effritent inexorablement. Un peuple qui subit l'embargo, la violence, l'agressivité du gouvernement israélien et le harcèlement qui peut, par exemple, durer des heures aux checkpoints avant d'être autorisé à effectuer seulement quelques kilomètres, voire parfois quelques mètres :

« L'autoradio allumé, à plein volume, diffusant une des prédictions de l'Imam Marwan : Que répondras-tu si on te demande ce que tu as fait, toi, contre la catastrophe de Ramallah ? »

Sans compromis, son fanatisme d'abord tremblant deviendra calme. Elle le conduira de manière inexorable vers son « acte », que le destin l'empêchera finalement de commettre. Elle se destine à être à la fois bourreau et victime de son propre attentat-suicide. Mais les choses ne se passeront pas comme elle les avait prévu, car elle perdra la vie avec Eden à un moment où elle se trouvera désarmé dans ce bar de Tel Aviv.

Shirin, c'est le personnage pour lequel on ressent d'un premier abord le plus d'empathie. On se surprend à comprendre sa position et ses projets. Puis on avance dans la pièce et on se met à douter du bien fondé de ses ambitions. Ne cherche-t-elle, dans l'acte du martyr, qu'une façon désespérée de faire changer les choses ? Ou n'est-elle habitée que par le sentiment de vengeance et l'envie de supprimer le plus possible de vies de l'ennemi ? Peut-être les deux. Quoi qu'il en soit, seul le spectateur jugera de la pertinence de ses choix. Le jeu de la comédienne devra supposer toutes ces éventualités. Une psychologie sombre, déterminée, indifférente aux situations de vie des gens dont elle va supprimer l'existence. Une posture droite qui ne courbera que rarement.

Et pour finir, notre dernier personnage se nomme **Mina Wilkinson**. Militaire américaine de 40 ans, elle est en mission sur le territoire israélien. Son gouvernement s'étant engagé pour des raisons politiques et idéologiques à protéger les civils israéliens contre les attaques terroristes de leurs voisins. Son regard sur la situation en Palestine, c'est notre regard à nous, Occidentaux, tourné vers l'incompréhension. Son cynisme désabusé la rend indifférente aux conditions de vie et aux revendications des gens qu'elle combat. Elle obéit aux ordres sans comprendre cette terre où Dieu qui fait la loi est partout mais sous plusieurs formes :

« Nous, Occidentaux balancés ici de l'autre côté de la planète terre pour servir de médiateur entre un dieu et un autre, et au bout du compte on est juste là pour ça : pour prendre nos responsabilités. Donner notre aval. Yes Sir. De toute façon ça sert à quoi ? Quelle que soit la manière dont ça finira aujourd'hui, ici, il y aura de toute façon demain quelqu'un pour venger l'affront. Sur la route de Jaffa quelqu'un se fera sauter pour le dieu offensé d'Aziz. Ou à Bethléem une jeune fille arabe sera violée et balafmée par de faux agents du Mossad. Je bâille. Qu'est-ce que je m'emmerde ! ».

Mais malgré son désabusement, on sent que **Mina** reste perplexe quant au rôle qu'elle est censée tenir ici, sur cette terre passionnée. Des trois femmes, c'est le rôle le plus brutal physiquement et psychologiquement qu'il faudra jouer. Elle ôte des vies, mais le fait avec autorisation et bonne conscience. Physiquement, il faudra trouver la posture de la soldate : forte, armée et sans coquetterie. Psychologiquement, la comédienne devra être indifférente et son caractère se rapprochera un peu de celui de **Shirin**, sombre et froid au moment de passer à l'acte.

Ces trois femmes sont bien différentes les unes des autres. Part leurs nationalités et leurs âges, mais aussi leurs religions et leurs idées. **Eden** et **Shirin** appartiennent à deux nationalismes (nationalisme juif pour la première et arabe-palestinien pour la seconde). Quand à **Mina**, la soldate américaine présente sur place pour venir en aide à Tsahal, l'armée de défense israélienne, elle représente l'impérialisme américain. Le géant

Goliath toujours présent à travers la planète pour lutter contre les ennemis de la démocratie et du capitalisme, mais surtout motivé par son intérêt financier et politique.

Mina ne dit-elle pas :

« Ici et maintenant par exemple on est en principe contre l'Islam, mais quand on était dans la merde là-bas en Bosnie -dans notre camion vert olive à Sarajevo- on tapait sur l'épaule des moudjahidines, tous ensemble contre ce salaud de Serbe. C'est ce qu'il y avait de mieux à faire. Yes Sir. »

Insaisissables ? Irréconciliables ?

La mort donnée par Mina à la suite d'un ordre, et éprouvée par les deux autres dans ce bar va les rassembler physiquement, mais les divisera pour toujours dans leurs cultures et leurs convictions.

4/ Terrorisme, religion et politique

La pièce de Stefano Massini parle de trois femmes qui ne se connaissent pas, mais qui participent à un conflit dramatique et meurtrier dont les chances de se résoudre s'éloignent de plus en plus. Un thème brûlant.

Nous sommes, au travers du récit, plongés au cœur de la vie quotidienne en Israël, rythmée par la violence. Car de terrorisme ici, il en est bien évidemment question :

Eden : « *L'explosion est extrêmement puissante. Elle nous jette à terre. Les cris, le silence, dans la fumée, jeté à terre le cadavre défait du vigile. Celui de la petite fille au nez pointu n'est plus là. Il a explosé, il n'est plus là. Il a disparu, volatilisé zéro rien néant pulvérisé en cent mille morceaux dès qu'elle a tiré sur le cordon relié à dix kilos de TNT : il n'existe plus, il est comme les pierres de la rue...* »

Terrorisme : le mot qui nous renvoie à la fois à l'arme suprême du faible ou du pauvre face aux géants (comme ici les Palestiniens face à Israël), mais aussi aux extrémistes et intégristes de tous bords, endoctrinés ou non, mais certainement fanatiques, qui obscurcissent l'idéologie politique pour laisser place au fanatisme religieux.

Ce qu'il y a d'effrayant dans cette histoire, c'est qu'elle a de terribles résonances avec ce que d'autres pays vivent, et elle pourrait tout à fait être transposée en France, en Angleterre, en Allemagne ou en Espagne puisque l'Europe est aujourd'hui touchée par une intensification des attentats.

À sa lecture, on ressent le conflit israélo-palestinien, mais on se trouve également projeté dans les scènes de guerre qui ont eu lieu au sein des locaux de Charlie Hebdo ou du Bataclan. Des images et des témoignages familiers nous parviennent.

Aujourd'hui, en Europe, on apprend à vivre avec le terrorisme, à la manière des femmes de la pièce, et en particulier d'Éden qui a survécu une première fois à un attentat :

Eden : « *Je fais l'appel de tout mon corps. J'existe. Je survis. Je continue. Je renais.* »

Mais au-delà du fait qu'ici en Europe nous sommes physiquement touchés par le terrorisme, il faut également considérer que dans un monde ultra connecté, nous sommes les citoyens d'un unique pays où tout concerne tout le monde. Grâce aux réseaux sociaux, nous percevons le conflit israélo-palestinien comme proche et personnel.

À travers ce récit, l'émotion se déploie sur deux niveaux.

Premièrement, ce conflit certes lointain nous touche quand même.

Deuxièmement, via l'impact des violences commises sur nos territoires qui nous traumatisent et nous projettent dans la peur et l'angoisse.

La *religion* est au cœur du conflit. Nous sommes ici sur la terre d'Israël. Et même si ce conflit est politique, il plonge ses racines dans les conflits religieux entre les trois grandes religions monothéistes.

Le monde se fait témoin des violentes tensions entre Islam et Judaïsme puisque l'État d'Israël à majorité juive et les Palestiniens majoritairement musulmans se battent pour cette terre que tout le monde revendique. Les juifs d'abord qui, se basant sur le livre de l'Exode, mettent en avant l'argument de la terre promise. Dieu aurait conclu une alliance avec le peuple juif et lui aurait promis une terre, celle où se trouve actuellement l'État d'Israël. Cet argument de la terre promise est irrecevable pour les musulmans qui ne croient pas au dieu de la Torah. Les Palestiniens voient dans cette démarche un vol injustifié de leurs terres, d'autant plus qu'un retour sur ce qu'ils considèrent comme leur propriété paraît aujourd'hui quasi impossible.

Où la religion devrait « relier », comme son étymologie le sous-entend, elle est ici source de divisions.

Citons encore **Mina**, la soldate américaine :

« On ne sait pas à qui est la faute. On ne sait pas qui est la victime et qui est agressé. Bref, quand le dieu des uns et le dieu des autres foutent le bordel et que ça risque de tout faire sauter ; alors ils nous appellent. Les occidentaux. Nous. Venus de l'autre côté de la planète Terre jusqu'ici dans cette partie du monde devenue folle avec un dieu différent à chaque coin de rue l'un crie « Propriété privée » l'autre répond « Moi d'abord ». Yes Sir ».

Habituellement, les religions sacralisent la maternité et voient dans l'enfantement l'accomplissement absolu de la vie des hommes. Mais ici, nos trois femmes qui devraient porter la vie, donc l'espoir, se retrouvent paradoxalement à vivre une expérience commune de mort. Le monde, à travers ces destins tragiques, privés d'enfant, nous oblige à ne plus miser sur le futur et laisse entrevoir un avenir bien sombre.

Mina : *« On nous a dit de les arrêter. Toutes. Sans exception. De les perquisitionner. Antiterrorisme. Les ambulances ? Les ambulances. Celles qui vont se faire sauter se bourrent d'explosifs et se glissent dans une ambulance. Ils mettent en route la sirène, ils filent vers les postes de contrôle, ils s'arrêtent un instant, ils disent « on a une femme qui est en train d'accoucher ». Toi tu regardes à l'intérieur, et en effet tu vois une fille qui se lamente, tu n'insistes pas. Allez-y. Dégagez. Et eux ils s'en vont. Dans un pub. Se faire exploser »...*

...Quand le théâtre crie avec rage, la triste absence de Dieu.

Parlons *politique*, la responsable de la carte géographique de l'actuelle Palestine.

Il faut rappeler que, même si l'opposition au sionisme a déjà commencée dans les années 1930, dès le début du mandat britannique sur la Palestine, c'est bien après la seconde guerre mondiale que les choses vont se durcir. Le monde, traumatisé par l'effroyable génocide juif et les découvertes des camps de

concentration tente de se racheter une conscience. L'ONU, nouvellement mandatée pour réorganiser la région, vote en 1947 le partage de la Palestine. L'idée est « d'offrir » au peuple juif, la terre promise par leur Dieu, celle qui les accueillera et leur permettra de vivre en paix et de reconstruire leur peuple si durement chassé et persécuté. S'ensuivra la première guerre israélo-arabe et le premier exode des Arabes palestiniens. Depuis, la situation humaine et matérielle des Palestiniens n'a cessé de s'aggraver d'année en année. Ceux-ci sont contraints de laisser la place aux colonies israéliennes qui grignotent inexorablement du terrain. Le comble de l'agression physique et morale a été atteint en 2002 par la construction du mur décidé par Ariel Sharon pour séparer les Palestiniens des Israéliens, et empêcher ainsi les attentats palestiniens. C'est d'ailleurs ce que souhaite **Eden** après avoir été victime une première fois d'une jeune martyre palestinienne :

« Je voudrais que quelqu'un me dise qu'à compter de demain il y aura un mur. Énorme. Très haut. Je voudrais qu'il soit infranchissable. Un mur entre eux et nous. Nous avec les nôtres de ce côté. Eux avec les leurs. De l'autre côté. »

Malgré la mobilisation du monde arabe, l'agitation des milieux intellectuels, journalistiques et artistiques, les grands dirigeants de ce monde n'ont jamais souhaité intervenir véritablement dans le conflit. Les États-Unis, quant à eux, restent, et cela depuis 1948, l'indéfectible soutien d'Israël. La droite religieuse américaine, mais également les juifs américains forts nombreux et puissants représentent un électorat dont aucun président américain ne peut se passer.

Même si Barak Obama, quand il était encore président des États-Unis déclarait en 2014 vouloir œuvrer à la création de deux états l'un juif et l'autre palestinien, vivant côte à côte, cela n'a guère été suivi de faits. Et la politique étasunienne actuelle ne semble que mettre de l'huile sur le feu en déplaçant son ambassade de Tel-Aviv à Jérusalem. On le voit, les États-Unis ne sont donc pas prêt de « lâcher » leur ami/allié. Quant au reste du monde, physiquement indifférent au sort des israélo-palestiniens, il laisse la responsabilité d'une situation qui s'enlise irrémédiablement, aux autres pays du monde arabe.

5/Note d'intention

J'ai toujours eu des lectures très variées, et ma carrière de comédienne m'a amené à jouer aussi bien des textes tragiques que comiques : Racine ; Wedekind, mais aussi Molière ou Feydeau. L'intérêt n'était pas le même, mais le plaisir était toujours là.

Pourtant, mes choix de lecture concernant mes mises en scène sont, depuis plusieurs années, tournés vers un théâtre politique et engagé. Les violences faites aux femmes en 2017, et aujourd'hui, le conflit israélo-palestinien.

La maturité, la maternité, mais aussi le rôle que je donne au théâtre dans la vie des hommes ont fait que mon intérêt s'est tourné vers des œuvres qui nous obligent à faire face aux mystères des hommes et aux conflits qui inquiètent.

Alors que Molière disait : « **La comédie permet de corriger le vice des hommes en les divertissant** » (et il a su être à la hauteur de cette affirmation), je dirais personnellement que le théâtre en général doit être un moyen d'éducation morale, sociale, pédagogique. Il permet de dénoncer et éduquer.

Dans la pièce de Stefano Massini, tout est réuni. Son texte dénonce, mais il analyse et décortique ce conflit à travers le regard de ces trois femmes. On ressent la difficulté mais aussi l'absurdité du conflit. On est ici et maintenant, plongés dans cette situation culturelle sociale et politique qui ne trouve pas d'issues.

Ce que j'ai trouvé essentiel dans ce texte, c'est que l'auteur n'émet aucun jugement, et il ne prend parti pour aucun camp. Ici, aucun antisémitisme musulman ni de soutien à la politique israélienne. Il ne fait qu'observer et raconter des histoires. Il explique et éprouve des états d'âmes, et les interrogations de ces femmes. Il fait comprendre la complexité des points de vue, et nous entraîne à la fois dans une forme de tolérance et de colère. Grâce à cela, on ne peut être qu'en empathie avec les trois héroïnes.

J'ai aussi eu le sentiment que le texte de Stefano Massini, qui est un auteur contemporain vivant, était proche des revendications actuelles de certains groupes. Effectivement, de plus en plus d'organisations qui appellent au rassemblement des gens de toutes confessions et de toutes origines font entendre leurs voix, scandalisées par la situation dramatique des populations qui vivent sur place. Il est demandé aux Israéliens un cessez-le-feu immédiat et un retrait des territoires occupés, et aux Palestiniens un arrêt complet des attentats. Malheureusement, ce qui paraît raisonnable à certains, s'avère peu recevable par d'autres.

Pour finir, ce qui m'a séduit dans l'idée de ce projet c'est que, malgré l'abondance d'articles, de films et de livres sur le sujet, jamais aucun auteur de théâtre n'avait transcrit le conflit de cette sorte, du point de vue des femmes. Des femmes qui aujourd'hui, se sentent égales aux hommes, aussi bien dans leurs actes (comme **Shirin**, la palestinienne kamikaze), dans leur métier (**Mina**, la soldate américaine), et dans leur faculté à faire changer les mentalités (**Eden**, l'enseignante en Histoire). Et n'est pas chose aisée que de trouver une fin à cette histoire ou à ce conflit qui aujourd'hui semblent tous deux bloqués, dramatiques, sans réponse, et indifférents à la souffrance des populations. Oui, le texte de Stefano Massini n'est pas vraiment porté vers l'espoir.

6/ La mise en scène

S'il est arrivé que la pièce soit jouée par trois comédiennes, elle est à la base initialement écrite pour être jouée par une seule. Comme si l'auteur voulait nous dire que malgré tout ce qui les sépare, elles sont identiques. Identiques dans leur volonté, leur dévouement à ce qu'elles croient être juste et surtout dans la mort.

Nous assisterons à 1h30 d'un monologue fragmenté, et l'unique comédienne nous livrera un seul discours, celui du questionnement. Il faudra donner la sensation que ces trois voix qui s'entremêlent nous font oublier qui est qui. Mais paradoxalement, il faudra trouver trois gestuelles, trois façons de se tenir, marcher, parler, pour permettre aux spectateurs de les différencier physiquement alors que leurs préoccupations et leurs peurs devront être les mêmes.

Autre défi dans le jeu, la comédienne devra également porter dans son interprétation toute la complexité d'un conflit irrésolu. Le texte en lui-même étant déjà sans équivoque, il ne sera pas nécessaire de forcer le trait dans le jeu. Pour ressentir toutes les émotions et laisser parler le texte, il faudra donc faire preuve de pudeur et de retenue.

Il faudra également s'efforcer d'être fidèle au texte et au choix de l'auteur de ne pas choisir de camp dans le conflit. La mise en scène devra donc s'efforcer d'être sans pathos, ni jugement moral.

7/La scénographie

« La barrière de sécurité »

Il fut une époque après la seconde guerre mondiale où l'on cherchait de toute part à inclure un peuple sur un territoire, pour permettre la reconstruction de ce que la guerre avait détruit.

Aujourd'hui (ce qui est très paradoxal dans un monde ultra connecté qui revendique la libre circulation des informations et des idées) l'heure est venue d'exclure. On entrave les populations qui tentent de s'introduire sur un territoire. Mais on exclue également les gens qui ne conviennent pas là où ils sont. Les bannir alors que là est leur place, par incompréhension, mais surtout par peur, en pensant garantir ainsi la sûreté collective.

C'est le cas aujourd'hui avec les checkpoints Israéliens, en empêchant le passage des Palestiniens sur cette terre qu'ils considèrent comme la leur, créant tensions et haine. C'est ce que devra faire ressentir le décor.

Sur scène, un checkpoint signifié par un tissu/filet traversant la scène de jardin à cour, représentant d'un côté dans le fond le territoire palestinien, et sur le devant de la scène, celui des israéliens.

L'ombre créée par le filet donnera un effet plus sombre du côté palestinien, et évoquera ainsi les conditions de vie pénibles de ce peuple.

Le filet sera surmonté de barbelés et encadré par des hauts panneaux symbolisant les km de murs en béton qui se déploient le long de la frontière séparant israéliens et palestiniens.

Au centre, un minuscule passage, comme une porte, permettant à **Shirin** de passer sur le territoire ennemi.

Ce passage laissera deviner également le quotidien de milliers de palestiniens qui doivent se soumettre à une longue attente dans ces checkpoints, avançant pas à pas le long d'interminables tunnels pour passer d'un territoire administré par les palestiniens, à un territoire administré par les israéliens. Pour aller travailler, pour se faire soigner, pour exercer leur foi

dans des lieux de culte musulmans, mais parfois aussi par haine en allant commettre un attentat suicide, espérant emporter avec eux dans la mort, un maximum d'israéliens.

Cette porte n'est pas uniquement celle du passage concret d'un territoire à un autre. Elle symbolisera aussi la porte qui mène au couloir de la mort. Celui qui, dans les prisons du monde entier ou la peine de mort est encore appliquée, nous conduit fatalement vers notre exécution, notre fin. Le couloir pourra être imaginé comme débouchant sur la mort psychique et spirituelle des palestiniens, mais aussi la mort physique des israéliens lorsqu'ils sont victimes des terroristes.

D'un point de vue mystique, cette porte éclairée par une lumière vive à la fin donnera également l'effet d'un tunnel, mais celui de l'expérience de mort imminente. Celui dont des personnes en état de mort clinique ont parfois témoigné, donnant aux autres l'espoir d'une vie merveilleuse après la mort et celui de l'existence de Dieu. N'est-ce pas là, la recherche absolue des terroristes (de **Shirin**) qui prétendent mourir pour Allah et accéder au paradis céleste promis ? Mais nous voilà aussi ici dans cette vision, au point de départ du spectacle, ou comment pervertir l'idée d'amour divin en celui de haine :

« **Credoinunsolodio** », *un seul Dieu, une seule haine.*

Si une seule comédienne prendra en charge nos trois héroïnes, la lumière aura également un rôle prépondérant. Cette lumière, comme le signal l'auteur devra :

« Pointer trois projecteurs de couleurs distinctes qui inondent à chaque fois de trois couleurs identifiables et différentes. À chaque fois que s'allumera sur elle l'une de ces couleurs, la comédienne deviendra l'un des trois personnages ».

Ici, la lumière prend corps et âme au même titre que la comédienne. Parfois vive pour montrer les terreurs nocturnes d'**Eden** et **Shirin**, rouge pour les scènes d'attentats, et noire pour les moments de doute et de désespoir.

La musique également aura une place et un rôle à jouer. Elle accompagnera toutes les étapes de l'année des trois personnages. Elle signifiera avec la lumière tous les sons qui accompagnent le récit (les bombes, la déflagration), mais aussi les émotions (l'attente, les cauchemars, le stress, la mort). Pour ce faire, je ferai appel à un musicien qui composera la bande son sur mesure, en fonction des événements de la pièce et des sentiments des personnages.

8/La distribution

Mise en scène : Sandra Mini-Martins

Jeu : Fanny Brunet

Scénographie : Sandra Mini-Martins

Administration/communication : Claire Félix

Création de décor : Société Artmur

Création costumes : Aline Chappuis

Lumières : Claire Firmann

Musique : David Perrenoud

Nos trois héroïnes

